

La jeune fille est nue. Un simple ruban de velours émeraude dans les cheveux, elle tient une grenade dans la main. Giovanna a 11 ans lorsqu'elle pose pour son père. Dans le salon familial où trône le chevalet de Xavier Valls flotte l'odeur de peinture mêlée au tabac froid de sa pipe. Ses pinceaux ont saisi avec délicatesse le corps diaphane et ses formes naissantes, comme un adieu à l'enfance. « *Mon regard est celui d'une adolescente qui sait qu'elle change* », relève Giovanna face au tableau, dans sa maison à Barcelone. Xavier Valls avait aussi fait poser son aîné. Le « *Retrat de Manuel* », portrait du jeune homme en pantalon sombre et chemise blanche, sage comme un communiant, est aujourd'hui accroché dans le bureau du Premier ministre à Matignon. Le regard de Giovanna s'attarde sur le fruit qu'elle tenait entre ses doigts. « *La grenade a la même forme que le bourgeon de la fleur d'héroïne... La grenade, c'est aussi celle qui explose.* »

Giovanna Valls Galfetti a connu l'héroïne, la cocaïne, les acides, les shoots qui dévastent le corps et la honte qui ravage l'esprit. « *Les miens ont vu la mort dans mes yeux.* » A 40 ans, elle pesait 38 kilos et sa vie, affectée par le VIH et l'hépatite C, ne tenait qu'à un fil. « *J'ai écrit pour raconter ce que la drogue peut arriver à détruire dans une famille.* » Comment, aussi, il est possible de ressusciter. Aujourd'hui, à 52 ans, elle va bien, ouvre grand la porte de sa maison dans le quartier de Horta, à l'occasion de la parution en France de son livre « *Accrochée à la vie. Journal d'une renaissance* » (1). Elle y a réuni le récit de son voyage d'entre les « *cinglés* », les « *fêlés* » et les « *âmes en peine* », les fragments de la cure qui l'a sauvée en Amazonie, les échanges épistolaires avec ses parents, ses médecins, ses amis et des extraits du journal de sa mère, à qui ce livre est dédié. « *Pendant ces années d'obscurité, je suis restée à la marge pour ne pas embêter, pour qu'on ne puisse rien dire.* » Manuel, ce frère qu'elle admire et qui l'aime, traçait son chemin, toujours plus haut vers la lumière, le pouvoir. Elle a été sa blessure cachée. « *Même s'il était loin, il a vécu ma souffrance de très près. Il s'est battu avec lui-même, il n'y était pas préparé.* » Personne ne l'est.

Aujourd'hui, Giovanna a remporté sa victoire. « *Mon frère avait lu le manuscrit original en 2011. Il a toujours été partant pour que je le publie.* » Elle lui a envoyé la version définitive, en retour, il lui a adressé ces mots par SMS : « *Je suis ému et j'ai même pleuré à certains passages. Je te félicite.* » Bien sûr, Manuel Valls sait tout de la tournée promotionnelle de Giovanna et de l'exposition qui va avec, comme cette dernière n'est pas dupe de l'intérêt qu'elle suscite, elle « *la sœur du Premier ministre* ».

Ils ont seize mois d'écart. Presque des jumeaux. Avant leur venue, Xavier Valls, attiré par le Montparnasse des artistes, avait quitté la Catalogne avec son épouse pour s'installer dans la capitale française, mais il n'imaginait pas passer l'été ailleurs qu'à Horta, le quartier de son enfance. Manuel est ainsi né à Barcelone, Giovanna à Paris. Leur mère, Luisa Galfetti, Suisse-Italienne native du Tessin, est d'une grande beauté et de quinze ans la cadette de son époux. Elle est sa muse, son point d'équilibre, celle qui veille à ce que la présence des petits ne le gêne pas lorsqu'il bataille face à la toile. Jamais ces derniers ne touchent à ses pinceaux. Il aime l'ordre, les enfants ont appris tôt à faire leur lit. La famille tire le diable par la queue ? Qu'importe, elle est heureuse et aimante. « *Nous vivions les uns dans les autres* », dit-elle dans un français matiné de catalan.

Dans leur appartement-atelier ouvert sur le ciel, rue de l'Hôtel-de-Ville, le peintre a trouvé la lumière qui l'inspire. Le jour, le silence s'impose. Le soir, la bohème règne. « *On écoutait la radio, notre père*

nous inventait des histoires, il commençait par un Evangile, dans lequel Tintin entrait en scène ou bien notre grand-père, Ugo, vivant ses aventures en Afrique. Il nous faisait voler. » Les amis, intellectuels et artistes, viennent dîner. La compagnie est brillante : Alejo Carpentier, le romancier et essayiste cubain, le philosophe Vladimir Jankélévitch, Federico Mompou, le pianiste espagnol... La guerre civile est de tous les repas. Dans le concert des voix qui tonnent, débattent et s'amuse, le héros paternel n'est pas le dernier. Les petits voient ce père rigoureux et croyant, qu'ils vouvoient selon la tradition catalane, donner toute sa puissance. Xavier provoque, s'indigne. Il aime les feux de la colère. Manuel admire, puis retourne à ses lectures. « *Moi, je prenais le café, j'allumais la cigarette de ma mère.* » Giovanna se rêve en Calamity Jane. « *J'aimais la vitesse, le risque, les hommes intelligents et excessifs. Ceux de mon âge ne m'intéressaient pas.* » Elle est si jolie et si vivante. A 17 ans, un été à Horta, elle tombe amoureuse d'un « *yuppie de l'époque* » de seize ans son aîné qui a belle allure et déjà femme et enfant. Un premier amour, un « *amour fou* » que ses parents ne se voient pas contrarier. Xavier n'a-t-il pas enlevé sa belle Luisa au même âge ? Mais l'histoire ne se répète pas. La rupture, brutale et humiliante, laisse Giovanna dévastée. « *J'ai cessé de m'aimer ce jour-là. Mon estime a été bafouée.* » ➤

Été 1965. Luisa avec Manuel et Giovanna dans le jardin à Horta.



1959. Luisa et Xavier Valls dans leur appartement du Marais.

